

Œ U V R E S

COMPLETTES

DE J. J. ROUSSEAU.

# ŒUVRES

COMPLETTES

DE J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENÈVE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME TRENTIÈME.

---

A PARIS,

chez { BÉLIN, Libraire rue St. Jacques, n°. 26.  
CAILLÉ, rue de la Harpe, n°. 150.  
GRÉGOIRE, rue du Coq St. Honoré.  
VOLLAND, quai des Augustins, n°. 22

1793.

RECUEIL  
DE LETTRES.

# L E T T R E

A M. D.

Bienne, le 27 octobre 1765.



J'AI cédé, mon cher Hôte, aux caresses et aux sollicitations ; je reste à Bienne, résolu d'y passer l'hiver ; et j'ai lieu de croire que je l'y passerai tranquillement. Cela fera quelque changement dans nos arrangemens, et mes effets pouvant me venir joindre avec Mlle *le Vasseur*, je pourrai, pendant l'hiver, faire moi-même le catalogue de mes livres. Ce qui me flatte dans tout ceci, est que je reste votre voisin, avec l'espoir de vous voir quelquefois dans vos momens de loisir. Donnez-moi de vos nouvelles et de celles de nos amis. Je vous embrasse de tout mon cœur.

A U M Ê M E.

Bienne, lundi 28 octobre 1765.

ON m'a trompé, mon cher Hôte. Je pars demain matin avant qu'on me chasse. Donnez-moi de vos nouvelles à Basle. Je vous

recommande ma pauvre gouvernante. Je ne puis écrire à personne , quelque désir que j'en aie. Je n'ai pas même le temps , ni la force de respirer. Je vous embrasse.

A M. D. L. C.

**L** faut , Monsieur , que vous ayiez une grande opinion de votre éloquence , et une bien petite du discernement de l'homme dont vous vous dites enthousiaste , pour croire l'intéresser en votre faveur , par le petit Roman scandaleux qui remplit la moitié de la lettre que vous m'avez écrite , et par l'historiette qui le suit. Ce que j'apprends de plus sûr dans cette lettre , c'est que vous êtes bien jeune , et que vous me croyez bien jeune aussi.

Vous voilà , Monsieur , avec votre Zélie comme ces saints de votre Eglise , qui , dit-on , couchaient dévotement avec des filles ; et attisaient tous les feux des tentations , pour se mortifier , en combattant le désir de les éteindre. J'ignore ce que vous prétendez par les détails indécens que vous m'osez faire :

mais il est difficile de les lire , sans vous croire un menteur , ou un impuissant. .

L'amour peut épurer les sens , je le sais : il est cent fois plus facile à un véritable amant d'être sage qu'à un autre homme : l'amour qui respecte son objet , en hérit la pureté ; c'est une perfection de plus qu'il y trouve , et qu'il craint de lui ôter. L'amour-propre dédommage un amant des privations qu'il s'impose , en lui montrant l'objet qu'il convoite , plus digne des sentimens qu'il a pour lui. Mais si sa maîtresse , une fois livrée à ses caresses , a déjà perdu toute modestie ; si son corps est en proie à ses attouchemens lascifs ; si son cœur brûle de tous les feux qu'ils y portent ; si sa volonté même déjà corrompue la livre à sa discrétion , je voudrais bien savoir ce qui lui reste à respecter en elle.

Supposons qu'après avoir ainsi souillé la personne de votre maîtresse , vous ayiez obtenu sur vous-même l'étrange victoire dont vous vous vantez , et que vous en ayiez le mérite , l'avez-vous obtenue sur elle , sur ses désirs , sur ses sens même ? Vous vous vantez de l'avoir fait pâmer entre vos bras. Vous vous êtes donc ménagé le sot plaisir de la voir pâmer seule. Et c'était-là l'épargner selon

vous ? non c'était l'avilir. Elle est plus méprisable que si vous en eussiez joui. Voudriez-vous d'une femme qui serait sortie ainsi des mains d'un autre ? Vous appelez pourtant tout cela des sacrifices à la vertu. Il faut que vous ayiez d'étranges idées de cette vertu dont vous parlez, et qui ne vous laisse pas même le moindre scrupule d'avoir déshonoré la fille d'un homme dont vous mangiez le pain. Vous n'adoptez pas les maximes de l'Héloïse; vous vous piquez de les braver. Il est faux selon vous, qu'on ne doit rien accorder aux sens, quand on veut leur refuser quelque chose. En accordant aux vôtres tout ce qui peut vous rendre coupable, vous ne leur refusez que ce qui pouvait vous excuser. Votre exemple, supposé vrai, ne fait point contre la maxime; il la confirme.

Ce joli conte est suivi d'un autre plus vraisemblable, mais que le premier me rend bien suspect. Vous voulez avec l'art de votre âge; émouvoir mon amour-propre, et me forcer, au moins par bienséance, à m'intéresser pour vous. Voilà, Monsieur, de tous les pièges qu'on peut me tendre, celui dans lequel on me prend le moins, surtout quand on le tend aussi peu finement. Il y aurait de l'hu-

meur à vous blâmer de la manière dont vous dites avoir soutenu ma cause, et même une sorte d'ingratitude à ne vous en pas savoir gré. Cependant, Monsieur, mon livre ayant été condamné par votre parlement, vous ne pouviez mettre trop de modestie et de circonspection à le défendre, et vous ne devez pas me faire une obligation personnelle envers vous, d'une justice que vous avez dû rendre à la vérité, ou à ce qui vous a paru l'être. Si j'étais sûr que les choses se fussent passées comme vous me le marquez, je croirais devoir vous dédommager, si je pouvais, d'un préjudice dont je serais, en quelque manière, la cause. Mais cela ne m'engagerait pas à vous recommander sans vous connaître, préférablement à beaucoup de gens de mérite que je connais, sans pouvoir les servir; et je me garderais de vous procurer des élèves, surtout s'ils avaient des sœurs, sans autre garant de leur bonne éducation, que ce que vous m'avez appris de vous, et la pièce de vers que vous m'avez envoyée. Le libraire à qui vous l'avez présentée a eu tort de vous répondre aussi brutalement qu'il l'a fait; et l'ouvrage du côté de la composition

n'est pas aussi mauvais qu'il l'a paru croire : Les vers sont faits avec facilité ; il y en a de tres-bons parmi beaucoup d'autres faibles et peu corrects. Du reste il y regue plutôt un ton de déclamation, qu'une certaine chaleur d'ame. *Zamon* se tue en acteur de tragédie : cette mort ne persuade , ni ne touche ; tous les sentimens sont tirés de la nouvelle Héloïse ; on en trouve à peine un qui vous appartienne, ce qui n'est pas un grand signe de la chaleur de votre cœur , ni de la vérité de l'histoire. D'ailleurs si le libraire avait tort dans un sens, il avait bien raison dans un autre , auquel vraisemblablement il ne songeait pas. Comment un homme qui se pique de vertu, peut-il vouloir publier une pièce d'où résulte la plus pernicieuse morale , une pièce pleine d'images licencieuses que rien n'épure , une pièce qui tend à persuader aux jeunes personnes que les privautés des amans sont sans conséquence, et qu'on peut toujours s'arrêter où l'on veut ; maxime aussi fausse que dangereuse , et propre à détruire toute pudeur , toute honnêteté, toute retenue, entre les deux sexes. Monsieur, si vous n'êtes pas un homme sans mœurs , sans principes , vous ne ferez

jamais imprimer vos vers, quoique passables, sans un correctif suffisant pour en empêcher le mauvais effet.

Vous avez des talens, sans doute, mais vous n'en faites pas un usage qui porte à les encourager. Puissiez-vous, Monsieur, en faire un meilleur dans la suite, qui ne vous attire ni regrets à vous-même, ni le blâme des honnêtes gens. Je vous salue de tout mon cœur.

*P. S.* Si vous aviez un besoin pressant des deux louis que vous demandiez au libraire, je pourrais en disposer sans m'incommoder beaucoup. Parlez-moi naturellement; ce ne serait pas vous en faire un don, ce serait seulement payer vos vers au prix que vous y aviez mis vous-même.

A M. D.

Strasbourg, le 5 novembre 1765.

**J**E suis arrivé, mon cher hôte, à Strasbourg samedi, tout-à-fait hors d'état de continuer ma route, tant par l'effet de mon mal et de la fatigue, que par la fièvre et une chaleur d'en-

trailles qui s'y sont jointes. Il m'est aussi impossible d'aller maintenant à Potsdam qu'à la Chine, et je ne sais plus trop ce que je vais devenir ; car probablement on ne me laissera pas long-temps ici. Quand on est une fois au point où je suis, on n'a plus de projets à faire ; il ne reste qu'à se résoudre à toutes choses, et plier la tête sous le pesant joug de la nécessité.

J'ai écrit à milord *Maréchal* ; je voudrais attendre ici sa réponse. Si l'on me chasse, j'irai chercher de l'autre côté du Rhin quelque humanité, quelque hospitalité : si je n'en trouve plus nulle part, il faudra bien chercher quelque moyen de s'en passer. Bonjour, non plus mon hôte, mais toujours ami. *George Keith* et vous m'attachez encore à la vie. De tels liens ne se rompent pas aisément. Je vous embrasse.

## A U M Ê M E.

Strasbourg, le 10 novembre 1765.

**R**ASSUREZ-VOUS, mon cher hôte, et rassurez nos amis sur les dangers auxquels vous me croyez exposé. Je ne reçois ici que

des marques de bienveillance , et tout ce qui commande dans la ville , et dans la province , paraît s'accorder à me favoriser. Sur ce que m'a dit M. le *Maréchal* , que je vis hier , je dois me regarder comme aussi en sûreté à Strasbourg qu'à Berlin. M. *Fischer* m'a servi avec toute la chaleur et tout le zèle d'un ami , et il a eu le plaisir de trouver tout le monde aussi bien disposé qu'il pouvait le désirer. On me fait appercevoir bien agréablement que je ne suis plus en Suisse.

Je n'ai que le temps de vous marquer ce mot pour vous rassurer sur mon compte.

Je vous embrasse de tout mon cœur :

A. M. D A V I D H U M E.

Strasbourg, le 4 décembre 1765.

Vos bontés , Monsieur , me pénètrent autant qu'elles m'honorent. La plus digne réponse que je puisse faire à vos offres , est de les accepter , et je les accepte. Je partirai dans cinq ou six jours pour aller me jeter entre vos bras. C'est le conseil de milord *Maréchal* , mon protecteur , mon ami , mon

père ; c'est celui de madame de \* \* \* , dont la bienveillance éclairée me guide autant qu'elle me console ; enfin , j'ose dire que c'est celui de mon cœur qui se plaît à devoir beaucoup au plus illustre de mes contemporains , dont la bonté surpasse la gloire. Je soupire après une retraite solitaire et libre où je puisse finir mes jours en paix. Si vos soins bienfesans me la procurent , je jouirai tout ensemble et du seul bien que mon cœur désire , et du plaisir de le tenir de vous. Je vous salue , Monsieur , de tout mon cœur.

## A M. D'IVERNOIS.

Paris, le 18 décembre 1765,

**A**VANT hier soir , Monsieur , j'arrivai ici très-fatigué , très-malade , ayant le plus grand besoin de repos. Je n'y suis point incognito , et je n'ai pas besoin d'y être. Je ne me suis jamais caché , et je ne veux pas commencer. Comme j'ai pris mon parti sur les injustices des hommes , je les mets au pis sur toutes choses , et je m'attends à tout de leur part , même quelquefois à ce qui est bien. J'ai écrit

en effet la lettre à M. le bailli de Nidau ; mais la copie que vous m'avez envoyée , est pleine de contre-sens ridicules et de fautes épouvantables. On voit de quelle boutique elle vient. Ce n'est pas la première fabrication de cette espèce , et vous pouvez croire que des gens si fiers de leurs iniquités , ne sont guère honteux de leurs falsifications. Il court ici des copies plus fidelles de cette lettre qui viennent de Berne , et qui font assez d'effet ; M. le *Dauphin* lui-même , à qui on l'a lue dans son lit de mort , en a paru touché , et a dit là-dessus des choses qui feraient bien rougir mes persécuteurs s'ils les savaient , et qu'ils fussent gens à rougir de quelque chose.

Vous pouvez m'écrire ouvertement chez Madame *Duchesne* où je suis toujours. Cependant j'apprends à l'instant que M. le prince de *Canti* a eu la bonté de me faire préparer un logement au Temple , et qu'il désire que je l'aie occupé. Je ne pourrai guère me dispenser d'accepter cet honneur ; mais malgré mon délogement , vos lettres sous la même adresse me parviendront également.

## A U M Ê M E.

Paris, le 30 décembre 1765.

**J**E reçois, mon bon ami, votre lettre du 23. Je suis très-fâché que vous n'ayiez pas été voir M. de *Voltaire*. Avez-vous pu penser que cette démarche me ferait de la peine ? Que vous connaissez mal mon cœur ! Eh, plutôt à DIEU qu'une heureuse réconciliation entre vous, opérée par les soins de cet homme illustre, me faisant oublier tous ses torts, me livrât sans mélange à mon admiration pour lui ! Dans les temps où il m'a le plus cruellement traité, j'ai toujours eu beaucoup moins d'aversion pour lui que d'amour pour mon pays. Quel que soit l'homme qui vous rendra la paix et la liberté, il me sera toujours cher et respectable. Si c'est *Voltaire*, il pourra du reste me faire tout le mal qu'il voudra ; mes vœux constans jusqu'à mon dernier soupir, seront pour son bonheur et pour sa gloire.

Laissez menacer les J. . . . ; *tel fier qui ne tue pas*. Votre sort est presque entre les mains de M. de *Voltaire* ; s'il est pour vous,